

L'abbé Lefebvre avait étudié au Séminaire de Sainte-Thérèse. Il y arrivait, de Saint-Jean, vers 1885. Dès les premiers jours, dans une classe qui comptait, parmi ses trente-cinq élèves, une vingtaine au moins de fort beaux talents, il prit la tête et la garda toujours, en dépit de sa faible constitution. J'entends encore, à la première distribution de prix, le défunt curé Aubry, son protecteur, lui répétant à chaque premier prix qui lui était décerné — et il les eut presque tous — : “ Viens, mon Eugène ”. Eugène était en effet extraordinairement doué. Tout lui était facile. En même temps, très doux et très bon, il n'eut, dans ses rivaux et ses émules, qu'il dépassa toujours, jamais que des amis qui l'aimaient comme un frère. Il connut ainsi tous les succès et occupa toutes les *présidences* de la vie collégiale. Mais hélas! sa santé ne fut jamais florissante. A seize ou dix-sept ans, la terrible phtysie le minait déjà. Il entreprit dès lors la lutte énergique qu'il devait soutenir plus de vingt ans, d'une hémorragie à l'autre.

Il écrivit un jour à Pierre l'Ermite, de Paris, pour s'enquérir d'un traitement que le célèbre écrivain avait préconisé dans un de ses livres. Et, à un Canadien, étudiant à l'Institut Catholique, Pierre l'Ermite disait: “ J'ai bien rarement lu une aussi belle lettre, moi qui en lis tant ”.

Tout malade qu'était le jeune abbé, le regretté Mgr Fabre voulut bien l'appeler à la prêtrise et l'ordonna à Montréal le 25 juillet 1896. M. le curé Colin, l'assista, le lendemain, à sa première messe à Saint-Jean. Le surlendemain, le nouveau prêtre voulut célébrer dans la chapelle des Chers Frères, les maîtres aimés de sa première jeunesse; mais il dut s'interrompre à l'offertoire.

Il passa sa première année à Saint-Jean, chez le bon M. Colin, qui l'aimait comme son fils, tout comme son prédécesseur, feu M. Aubry. Il fut ensuite vicaire